

## Le Berger des Âmes

Quatre cents millions de morts.

Ce monde pue le sang.

Je peux le sentir au-dessus des feux riches en cendres qui éclairent l'horizon, au-dessus de la puanteur immonde des morts. Il imprègne de musc éventé les étendues désolées, les derniers des Réguliers Zurconiens rassemblés autour moi, prêt pour une dernière charge. Comme une sirène meurtrière, la guerre m'appelle à elle. Mon pouls s'accélère. Je respire l'odeur cuivrée, la saveur d'un monde imbibé de liquide artériel, la dégustant comme un homme affamé pourrait savourer un dernier repas. Cela fait presque une heure que je n'ai pas tué.

« Fils de l'Empereur. »

Je me tourne vers les Réguliers. Leur souffle embue l'air de la nuit alors qu'ils rassemblent leur courage, les cœurs battant dans leurs poitrines. Ces gardes ne ressemblent plus aux soldats que j'ai rejoints il y a un an. Il n'y a plus d'espoir dans leurs yeux. Je n'y vois que des braises meurtrières, scintillantes de malice. Le sang fraîchement versé barbouille leurs visages, faisant écho au symbole ornant mon pauldron, ce n'est ni le leur ni celui de l'ennemi. Quand les rations se sont épuisées, je n'avais été préparé qu'à diriger les plus forts d'entre eux car c'est ce que moi je suis également, le plus fort parmi mes frères, je suis un chapelain.

« Fils de Zurcon. »

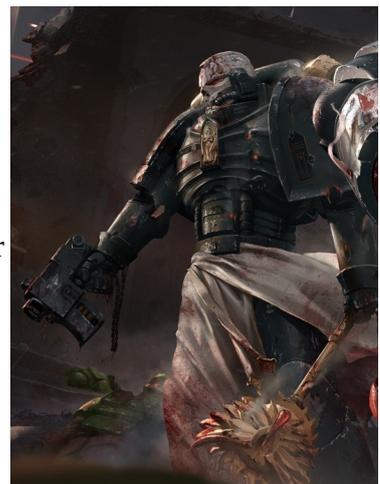
Pratiquement sans munition, les Réguliers brandissent leurs fusils laser comme des massues. La plupart n'ont que des couteaux et des lames fixées aux corps de l'arme, liées avec des lacets de bottes, des sangles et des ceintures dépouillés sur les corps des morts. D'autres ne tiennent que des outils agricoles ou des armes improvisées. Je me déplace pour me tenir devant eux, comme un chef doit le faire et j'élève mon crozius vers le ciel, vers Sa lumière. Le ciel est aussi noir que mon armure, la lumière des étoiles cachée derrière des kilomètres de cendres étouffantes, une couverture de ténèbres projetée par les ogives à magma et les missiles apocalypse utilisés pour gagner cette guerre.

« Mes frères, »

Derrière mon casque, je grimace. Les Zurconiens ne sont pas de mon sang. Ils ne sont pas plus mes frères que l'ennemi auquel nous faisons face, mais c'est un mensonge nécessaire, ma foi les inspire. Le courage, mon courage, leur accordera une protection bien plus que n'importe quel gilet pare-balles, il les fera avancer quand l'instinct leur criera de battre en retraite, mieux qu'un général ou un porte-drapeau. Je sais que je suis à la fois berger et maître d'abattoir. Là où je les envoie peu survivront.

« Aujourd'hui, vous rachetez votre monde aux yeux de l'Empereur. »

Nous sommes sur un promontoire, en bas, une étendue d'agri-sol ravagée par la guerre ; marquée par l'artillerie et réduite en bouillie par les bottes tachées de sang des Zurconiens s'étend devant nous. En face se tiennent, les hérétiques royalistes, convaincus que les vieilles familles méritent de régner à la place du gouverneur nommé par l'Empereur. Des lignes de tranchées et des nids de canons s'étendent à travers le paysage comme une mosaïque torturée.



Des tas de nos morts pavent un chemin à travers les champs de mines et les barbelés, les corps enchevêtrés tel des pantins morbides. Je souris. La guerre est le plus grand de tous les niveleurs, accordant même aux faibles et aux mourants une chance de servir l'Empereur.

Hier matin j'ai marché parmi les blessés pour faire reculer les positions ennemies qui avaient décidé d'attaquer nos hôpitaux de campagne. D'après mon estimation, moins de deux cents âmes se tiennent désormais à mes cotés, dont seulement une fraction ont encore des cartouches dans leurs chargeurs.

La bataille ne durera pas longtemps, je le sais, je suis un space marine.

'Aujourd'hui, vous vous montrerez dignes d'une liberté achetée avec du sang Crétacien.'

Il y a des siècles, Maître Amit a effacé la souillure de l'ennemi juré et libéré le système Zurcon. Pourtant les nobles des maisons royales avaient choisi de rembourser notre sacrifice par la trahison. C'était une erreur et aucun sang zurconien ne vivrait avec cette honte sur la tête.

« Apportez-leur la mort ! »

Je charge. Les Réguliers Zurconiens restants font écho à mon rugissement et se mettent à courir. Il nous faut trois minutes pour atteindre la ligne de tranchées. Des éclats de lumière nous poignent alors que l'ennemi ouvre le feu. Deux des hommes crient quand ils sont abattus.

« Espacez vous !! »,

Les Royalistes sont aguerris au combat. Ce sont des tirs à distance qui essaient de nous trouver dans l'obscurité. Ils garderont ce qu'il reste de leurs munitions à balles solides jusqu'à ce que nous soyons proches. Des tirs laser s'abattent sur mon armure, aussi inefficaces que l'eau de pluie. Je continue en comptant les éclairs de bouche, sprintant vers la plus grande concentration d'ennemis. Les oculaires de mon casque s'assombrissent, protégeant mes yeux des éclats de lumière soudains tandis que les royalistes ouvrent le feu avec des bolters lourds et des autocanons. Le sol s'agite autour de moi, projeté dans les airs par des obus explosifs. Les Réguliers sont en train de mourir. Leurs cris d'angoisse rivalisent avec l'aboiement des coups de feu tandis qu'ils sont déchirés, explosés en morceaux charnus par des obus de gros calibre. Une rafale de balles s'abat sur ma cuirasse me faisant tomber au sol.

« Tuez jusqu'à ce que vous soyez tués ! » Je hurle en reprenant pied. L'attaque ne doit pas faiblir.

Un instant plus tard, je suis dans les tranchées. 'Je suis la fureur' est la seule chose à laquelle je pense en tuant un royaliste, lui écrasant la tête entre mon coude et le mur de la tranchée. J'en tue un autre, enfonçant mon poing dans sa poitrine. Un autre meurt sous mon crozius, le torse coupé en deux. Je souris alors que les os craquent et que les hommes hurlent. Le sang éclabousse mon armure, s'accumulant dans les lacérations et les impacts de balles. Je tue et je tue, coupant et matraquant les ennemis de l'Empereur.

Sept minutes. Sept petites minutes et je suis déjà obligé de m'arrêter, forcé de ralentir mon pouls, de chasser la rage de mes veines. L'ennemi est mort. Il reste trois des Réguliers : les soldats Cesan et Booy, et le sergent Artair. Ils trébuchent vers moi, épuisés. Ils sont tout ce qui reste des hommes qui m'ont accompagné.

'Nous sommes sauvés,' marmonne Cesan, les yeux écarquillés d'incrédulité.

Je grogne. Je ne suis pas un sauveur. Je suis un destructeur. J'écrase mon crozius sur le côté de la tête de Cesan. Son crâne éclate sous l'impact, inondant Booy de matière cérébrale. Mon coup inversé le tue avant qu'il ne puisse réagir. Le Sergent Artair tombe à genoux.

« P... pourquoi ? » croasse-t-il, sa voix aussi frêle que son corps en ruine.

'Pourquoi?' dis je en le soulevant par le cou pour que son visage soit au niveau de mon casque. 'Un homme qui pêche par ignorance est deux fois damné, un imbécile qui n'a pas la force d'esprit pour déterminer son propre destin. Je suis venu ici pour honorer la victoire d'Amit et vous rappeler la dette que vous devez à l'Empereur. Pourtant, je trouve que vous avez gaspillé votre liberté et êtes devenu faible à force de vivre dans d'opulence. Vous avez permis aux fiers et aux corrompus de s'emparer de votre monde.'

« Mais nous... nous avons gagné. Nous nous sommes vengés des royalistes comme vous l'aviez dit.'

Il a raison. Les royalistes sont morts. Tous. Mais la vengeance, la vengeance ne suffit jamais.

J'enlève mon casque, laissant la terreur dans ses yeux trouver la haine dans les miens.

« Je suis en colère », je gronde en lui arrachant le cœur.